

La mort, le baroque et nous

Pierre Trottier

Volume 2, numéro 5 (11), septembre–octobre 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59765ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Trottier, P. (1960). La mort, le baroque et nous. *Liberté*, 2(5), 242–248.

La mort, le baroque et nous

PIERRE TROTTIER

La littérature a depuis longtemps pris à son service les héros et les mythes et comme exemples de la chose on pense spontanément à des auteurs comme Albert Camus et Jean Cocteau qui eurent recours respectivement à Sisyphe et à Orphée. A cet usage le mythe et l'écrivain gagnent tous deux, celui-là trouvant rajeunissement et renaissance et celui-ci obtenant un personnage au crédit bien établi qui l'aide à se projeter lui-même dans ses ouvrages. Cette pratique m'a semblé bonne à suivre et, depuis que j'écris, je fais moi-même une certaine consommation de mythes, les passant et rejetant comme des costumes, cherchant celui qui m'expliquerait le mieux et qui m'aiderait d'avantage à exprimer autant que possible certaine *situation* canadienne-française dans laquelle j'ai pris conscience, un beau jour, de me trouver ici-bas. Ainsi je recourus d'abord à Tristan. Mais, à la réflexion (et au bout d'un premier recueil de poèmes), il me parut que nous étions de bien pâles Tristans, qui sacrifiaient constamment leurs amours (lisez: jeunesse, rêve, enthousiasme, idéal, etc.) aux Rois Marc gardiens de l'ordre établi québécois et ne les leur disputaient jamais trop de peur d'en mourir selon la loi de Tristan.

Cette impuissance à défendre nos amours jusqu'à la mort me fit par la suite invoquer le grand indécis de Shakespeare. Au bout d'un deuxième recueil de poèmes, je conclus que nous étions d'assez pauvres Hamlets, qui constataient bien qu'il y avait quelque chose de pourri au royaume de Québec mais demeuraient incapables d'y trouver ou d'y appliquer le remède nécessaire. Hamlet, lucide, voyait bien que

The Time is out of joint; o cursed spite,
That ever I was born to set it right!

et, en fin de compte, il allait à la mort afin de corriger le temps. Nous, pas. Nous laissons le champ libre à la mort. Nous laissons la mort nous fasciner, nous paralyser, nous empêcher de penser notre destin et de le vivre. Et nous mourons, mais par défaut, par peur de vivre, en nous évadant du réel, comme Saint-Denis Garneau.

J'en suis venu depuis quelque temps à me demander ce qui arriverait si, regardant enfin la mort en face, nous en faisons un mythe afin d'en vivre, ce qui arriverait si nous nous mettions, pour une fois, à vivre notre mort. Car enfin, la mortalité c'est du concret, c'est du réel. Depuis toujours, l'homme sait qu'il est mortel et cherche à se survivre. Depuis toujours, nous savons, comme peuple, que nous sommes mortels et nous avons même fait un culte de notre survivance. Depuis la première expédition de Jacques Cartier qui fut décimée par le scorbut, nous avons été, comme peuple, exposés à mille scorbut, au propre ou au figuré. On nous a mille fois donnés pour morts, pour morts-à-terme, pour *morituri* (comme s'appelaient les gladiateurs romains): Lord Durham, dans son fameux rapport, nous donnait cent ans . . . qui sont d'ailleurs expirés.

Si jusqu'ici nous avons toujours survécu, nous n'en demeurons pas moins des *morituri*, toujours occupés à rattraper le temps et le terrain perdus où s'étend l'ombre de la mort. En effet, nous sommes, plutôt que des gladiateurs, des coureurs: nous courons après l'histoire sous l'oeil attentif de la funèbre spectatrice qui nous suit en corbillard, patiente mais toujours prête à survenir avec ses brancardiers. Dans cette course, nous sommes comme des derniers de classe qui passent leurs examens de justesse. Nous vivons de sursis en sursis, comme naguère Caryl Chessman. Pourtant, *devant la mort, nous sommes les contemporains de tout le monde*. Or, c'est dans cette perspective qu'à l'époque du risque de mort nucléaire, je me demande si notre longue expérience de la condition de *morituri* ne nous donne pas quelque chose à dire de tout-à-fait personnel à nous. Pourquoi pas, si seulement nous décidions de changer de métier: si nous cessions d'être des coureurs pour devenir des gladiateurs et si nous nous mettions à regarder la mort bien en face afin d'exorciser non seulement le démon de la peur de vivre, mais aussi son cousin, le démon de la peur de mourir. . .

J'ai en main le numéro d'août de *Réalités* où Lawrence Durrell, dont j'ai déjà dit ici même le magnifique sens de la mort, écrit ces phrases: "Je crois que le seul moyen d'avancer est de construire une science de la mort. . . Les mystiques nous ont fait d'étranges et troublantes révélations sur la mort. Ils ont affirmé que la crainte que nous avons de la mort nous a coupés de la vie. Nous avons, pour ainsi dire, chloroformé en nous-mêmes cette idée de la mort et nous nous sommes efforcés d'y penser le moins possible. Cette attitude, disent les mystiques, nous fait perdre le sens de la réalité. Nous ne pouvons apprécier chaque minute de l'existence que dans la mesure où nous sommes capables de traiter avec la mort, de la situer dans le présent. J'entends par là qu'ainsi nous comprendrions le rapport étroit qui existe entre la vie et la mort et que nous nous débarrasserions de ces craintes inconscientes qui empoisonnent notre existence."

N'est-ce pas là le sens général dans lequel il faudrait travailler? D'ailleurs j'ai l'impression que nous nous y sommes déjà engagés. Je crois en effet que notre peur de vivre n'est plus ce qu'elle était du temps de Saint-Denys Garneau. Certes, je sais que Jean Le Moyne a ému bien des gens

dans sa causerie télédiffusée du 9 février dernier sur Garneau et sur la double culpabilité, celle qui est peur et rejet de la vie et celle qui est fondée sur une morale objective. Je sais aussi que Jeanne Lapointe (*Cité Libre*, No. 27, pp. 26 et ss.), notant l'émotion suscitée par cette causerie, s'est étonnée de constater que ceux qui ont aujourd'hui vingt ans et qui semblent bien décidés, note-t-elle, à ne pas mourir du même mal que Garneau, restent encore, malgré tous leurs défoulements, "très réceptifs à des propos comme ceux de Jean Le Moyne... on eût pu s'imaginer," ajoute-t-elle, "que les drames du temps de Garneau — il y a presque trente ans — n'auraient plus guère résonance chez un garçon qui atteint ses vingt ans en 1960".

Malgré de tels témoignages, il me semble que quelque chose a effectivement changé depuis trente ans même s'il ne s'agit peut-être encore que du simple passage d'une peur respectueuse à une peur irrespectueuse de la vie. On a peut-être toujours aussi peur, mais au moins, on semble avoir décidé d'engueuler la vie, d'affronter, de violenter, le sexe, la religion, la famille, le réel (l'art aussi, peut-être) et la mort elle-même au lieu de s'y laisser sombrer passivement. En somme, on prendrait maintenant sa culpabilité (toujours semblable puisqu'engendrée par des conditions de fait inchangées) et on l'extérioriserait, on la projetterait au dehors, on la ferait partager au monde ambiant. On se dirait par exemple: la famille, la religion, etc. m'ont fait trembler; eh bien, maintenant je vais les faire trembler avec moi! Ce faisant, on se rapproche davantage de la mort, quand on s'attaque à ce qui avait été nos raisons de vivre (même mal). Mais à la différence de Garneau, on commence — du moins je l'espère — à prendre la mesure de la mort. Cette mesure, c'est la peur, mais transformée cette fois en angoisse devant la difficulté de vivre. Cela peut mener au suicide, mais le suicide consiste en un sens à imposer à la mort sa forme à soi au lieu que chez Garneau c'est la mort qui finissait par lui imposer sa forme à elle. S'il y a maintenant transformation de la peur en angoisse, si maintenant on commence à prendre la mesure de la mort, le progrès accompli me paraît appréciable, même s'il est masqué par une sensibilité qui persiste envers le drame de Garneau tel qu'analysé par Jean Le Moyne: si cette sensibilité persiste, n'est-ce pas que, derrière l'angoisse, la peur n'est pas loin qui guette la moindre occasion de rétablir son empire?

Le retour de la peur, le retour à la peur est précisément ce qu'il faut prévenir et empêcher à tout prix. Fort bien! Mais comment? Par des réformes? On voit sans peine tout ce qu'il y a à faire du côté des pratiques religieuses, de la morale, de l'enseignement, etc. Il y a sans doute là des améliorations concevables, donc réalisables. Des personnes clairvoyantes et énergiques pourront s'y employer utilement. Mais notre peur de vivre a aussi sa dimension historique. Elle tient aussi à un sentiment d'écrasement — qui n'est pas d'hier. Dépolitiser notre drame pour n'en considérer que sa dimension intérieure et morale serait escamoter une partie importante de la réalité. Une réforme d'ordre moral et intellectuel seulement n'empêchera pas que le sentiment d'écrasement soit encore là, dont la peur profitera pour se

réintroduire dans l'éducation même la plus heureusement assainie en comparaison de celle qui nous fait nous rebeller aujourd'hui.

Donc, au delà des réformes aux possibilités réelles mais limitées, je ne vois pas comment on peut échapper à la nécessité de transformer la peur en angoisse, non seulement sur le plan individuel (ce qui me paraît en train de se faire) mais également sur le plan collectif. Entendons-nous. Il ne s'agit pas d'ajouter des angoisses individuelles les unes aux autres jusqu'à ce que leur somme corresponde à un chiffre donné de population. Ce serait là une vaine opération mathématique. Je pense plutôt que l'angoisse doit dépasser l'individu pour déboucher sur la collectivité, pour éclairer, soutenir, assumer l'angoisse plus ou moins consciente, plus ou moins bien formulée de la collectivité. Il ne s'agit pas de la mettre au pied de la croix, ni aux pieds du parti ou de l'art ou d'une femme, pour en attendre le bonheur surnaturel, ou le bonheur socialiste, ou le bonheur artistique, ou le bonheur amoureux. La quête du bonheur, quel qu'il soit, me paraît être une activité terriblement bourgeoise dont l'agitation anti-religieuse, politique, artistique ou sexuelle ne serait que l'envers. Ceci dit, je ne méprise pas le bonheur qu'il m'arrive de goûter dans ma vie professionnelle et dans ma vie privée. Mais le bonheur n'est tout simplement pas un but, pas plus que le malheur dont Jean Le Moynes dit que nous avons tant de fabricants, tandis que l'angoisse surmontée en assumant celle des autres apporte parfois la joie. . .

L'angoisse pourra être surmontée quand, ayant franchement regardé la mort en face, nous aurons assumé l'état de siège dans lequel la mort nous tient individuellement et collectivement, quand nous aurons assumé la condition minoritaire dans laquelle la mort tient la vie. En d'autres termes: quand nous aurons compris que la condition minoritaire, dans le temps et dans l'espace, est un des traits essentiels de la vie.

Dans le temps, c'est-à-dire face à la mort, j'ai déjà dit plus haut que nous étions les contemporains de tout le monde. Mais nous le sommes aussi dans l'espace car, dans le monde d'aujourd'hui, la condition minoritaire, que nous connaissons bien, est le fait de chaque société vis-à-vis des autres.

Le professeur Wilfred Cantwell Smith, directeur des études islamiques à l'Université McGill, a dit l'an dernier (dans une allocution à l'Institut canadien des affaires publiques, au Lac Couchiching, le 9 août 1959): "Nous sommes entrés dans l'époque des minorités. L'art de vivre en minorité est loin d'être facile; il est souvent loin d'être agréable. Mais c'est un art que tous les hommes devront maintenant apprendre. . . Dans le monde d'aujourd'hui et de demain il n'y aura que des minorités au sein de la société totale, de la société humaine qui est en train de naître. . . Chaque groupement sur terre est en train de devenir une minorité dans un ensemble complexe de groupements divers. . . Les communistes constituent une minorité et il n'y aura pas de paix sur terre aussi longtemps qu'ils refuseront d'admettre ce fait. Mais cela est également vrai des capitalistes. Les blancs sont minoritaires et plus vite ils le reconnaîtront, mieux ce sera. L'Occident est

minoritaire et semble presque incapable de s'adapter à sa nouvelle situation. Sur le plan religieux, les incroyants dans le monde actuel sont en minorité, les Bouddhistes sont en minorité, les Musulmans sont en minorité, les Chrétiens sont en minorité."

Ainsi l'état de siège ou condition minoritaire dans le temps et dans l'espace, se généralise dans le monde contemporain et simultanément se généralise aussi le sentiment de la mort, corollaire de l'état de siège. Or, il est une époque où le sentiment de la mort fut fort répandu et ce, pour la même raison fondamentale qu'aujourd'hui: cette époque est le XVI^e siècle, où l'autorité de l'Eglise catholique fut ébranlée comme aujourd'hui celle de l'Occident. C'est l'époque des guerres de religion, de la Réforme et de la Contre-Réforme, l'une et l'autre animée d'un esprit militant qui fit bien des massacres, des bains de sang, des cadavres. Pendant de longues années, Catholiques et Protestants se tinrent respectivement en état de siège. La société était divisée, déchirée; l'âme aussi. La vie n'avait rien de très stable sur quoi reposer cependant que la mort ne cessait de se répandre. A cette époque, écrit Marcel Raymond (*Baroque et Renaissance poétique*, p. 23) "le spectacle quotidien de la mort violente est une composante historique dont il faut tenir compte. Le caractère quasi obsessionnel de l'idée et des images de la mort chez d'Aubigné, Sponde, Chassignet et tant d'autres, s'explique jusqu'à un certain point par là. Et il convient de mentionner encore l'action négative des guerres, qui entravent le mouvement humaniste et contribuent à ramener la France au Moyen-Age."

Hier, guerres de religion. Aujourd'hui conflits d'idéologies. Les deux époques se comparent bien jusqu'à un certain point et elles seraient toutes les deux des époques de régression si, sous les décombres et les cadavres, il ne se passait point quelque changement profond. Or, à la fin du XVI^e siècle, écrit Jean Rousset (*La Littérature de l'âge baroque en France*, pp. 90-91) "c'est la culture, c'est tout ce que la Renaissance a touché qui se transforme. . . Tout se passe comme si un de ces grands mouvements était alors en travail: on (voit) le drame élisabéthain, avec sa sauvage grandeur . . . s'adonner aux mêmes atrocités, au même déchiquetage de l'homme broyé. On voit la peinture et la sculpture européennes multiplier, dès la fin du XVI^e siècle, les images de martyr et de mort: Germain Pilon et le cadavre décharné de Valentine Belbiani . . . Ribéra et ses saints Barthélémy écartelés, Valdès Léal qui détient 'les secrets de la mort et de la sépulture'; Caravage, le Guide, le Dominiquin au saint Pierre convulsé, bientôt Bernin enrôlant le squelette dans la parade de ses tombeaux. . . Autant de signes d'un grand mouvement moderne et original . . . (qui transforme tout) sous l'action d'une sensibilité nouvelle. Au premier rang de ces agents de transformation, il y a une singulière obsession de la mort."

Il y a en même temps de l'irreligion, de l'indifférence, du pyrrhonisme, du libertinage; en effet, quand on ne voit partout que la "mouvance des choses", l'homme broyé prend refuge où il peut. (N'est-on pas en train de réagir un peu de la sorte à Montréal?). J'ai trouvé fort instructive la

lecture des ouvrages de Marcel Raymond et de Jean Rousset, et non moins instructive la lecture des "Poètes du XVI^e siècle" dans l'excellente édition de La Pléiade. J'y ai trouvé des poètes graves comme Chassignet ("Nostre vivre n'est rien qu'une éternelle mort"), comme d'Aubigné ("Dans le corps de la mort j'ai enfermé ma vie, /Et ma beauté paroist horrible dans les os.") et des poètes moins graves comme ces blasonneurs du corps féminin qui chantent de leurs amies le front, les yeux, la bouche, le tétin, le ventre, le nombril, et même le. . .

Jean de Vauzelles va jusqu'à blasonner la mort dans un poème où l'homme est décrit sortant du ventre de sa mère, pour traverser le ventre de la vie et entrer enfin dans celui de la mort, "où nous serons divinement nourris". Cette vue des choses est plutôt viscérale, mais on ne peut dire du poète qu'il est absent de la femme. De toute façon, que l'imagerie soit viscérale ou squelettique, légère ou grave, on ne manque pas, chez ces poètes du XVI^e siècle, d'aller au bout des choses et au bout de la mouvance des choses.

Parallèlement, les explorateurs de ce siècle se rendaient "au bout du monde". Pour n'en mentionner qu'un qui est fort près de nous, Jacques Cartier venait de découvrir le territoire que nous habitons aujourd'hui. C'était l'époque du "vertige atlantique", selon le mot de Jean Cassou. C'était aussi — autre parallèle avec notre époque marquée au coin des découvertes einsteiniennes — le siècle des découvertes scientifiques de Copernic et de Galilée qui bouleversaient le système cosmique jusqu'alors intact et respecté.

Mais revenons à nos moutons, c'est-à-dire à nous-mêmes qui avons à transformer notre peur du réel en angoisse devant la difficulté de vivre et devant la mort? Eh bien, constatons d'abord qu'avant les découvreurs du XVI^e siècle du type de Jacques Cartier, il y avait eu un voyageur remarquable du nom de Marco Polo. Or, avant la dernière guerre, notre grand aîné Alain Grandbois avait à peu près suivi sa trace et lui consacrait un livre. Je me suis interrogé sur le sens des pérégrinations et du livre d'Alain Grandbois qu'au début j'avais été plutôt porté à prendre pour un hors-d'oeuvre à notre table littéraire. Mais récemment l'idée m'est venue que dans ses pérégrinations et dans son livre, Alain Grandbois, à l'instar de son héros, fait en quelque sorte figure de précurseur pour nous qui avons à prendre conscience du "vertige atlantique" qui appela Jacques Cartier à Gaspé, un vertige cosmique, si je puis dire, qui anima Copernic et Galilée (ce dernier bien "broyé" par l'autorité de l'époque), du vertige de la mouvance des choses et de la mort qui inspira les poètes de la fin du XVI^e siècle, afin de nous engager dans des traces parallèles aux leurs en cette deuxième moitié du XX^e siècle compte tenu des découvertes de la science moderne et des travaux littéraires les plus avancés des auteurs contemporains.

La poésie de la fin du XVI^e siècle est baroque par son sens de la mort, baroque par la conscience qu'elle exprime de la mouvance des choses, ba-

roque enfin par l'incontenable mouvement qu'elle imprime aux formes de l'art. Elle est négation des formes établies, elle est dépassement d'elle-même dans l'affrontement de la mort. Elle se défait pour se recomposer ensuite, comme Phénix. C'est là l'essentiel de sa démarche contradictoire, comme l'a bien fait ressortir Jean Rousset en parlant du paradoxe du Baroque: "Ennemi de toute forme stable, il est poussé par son démon à se dépasser toujours et à défaire sa forme au moment qu'il l'invente pour se porter vers une autre forme. Toute forme exige fermeté et arrêt, et le Baroque se définit par le mouvement et l'instabilité; il semble qu'il se trouve par conséquent ce dilemme: ou bien se nier comme baroque pour s'accomplir en une oeuvre, ou bien résister à l'oeuvre pour demeurer fidèle à lui-même".

Serions-nous, au Canada français, des baroques qui s'ignorent? Le mythe de la mort pourrait-il nous servir de mobile? Pourrions-nous y trouver un facteur important de rajeunissement, de dépassement des formes et des cadres de notre vie jusqu'à ce jour? Et pourquoi pas! Il n'y a plus d'empires ni de colonies à fonder. Mais si nous allions coloniser le royaume des morts. . .

Pierre TROTTIER